







# HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE HONGRIE,

OU

L'ON DONNE UNE IDÉE JUSTE  
DE SON  
LEGITIME GOUVERNEMENT,

TOME CINQUIÈME,  
Qui contient les MEMOIRES du Prince  
FRANÇOIS RAKOCZY  
SUR LA GUERRE DE HONGRIE;  
Depuis 1703 jusqu'à la fin.

*Nihil non veri dicere ausus.*

*Cic. Tusc. Quæst.*



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME,  
M. DCC. XXXIX.







# E P I T R E

## DEDICATOIRE

A LA

VERITE' ETERNELLE.

*SI je me croyois conduit par la suggestion de l'esprit humain, ce seroit, Ô VERITE' ETERNELLE ! une présomption criminelle, de vous offrir ce Ouvrage. Car le passé, le présent, & l'avenir, vous étant bien mieux connus qu'à moi, je regarderois comme une folie de vous cacher les faits, & comme un péché de donner une fausse couleur à ceux que je rapporterai. Le seul desir de rendre témoignage à la Vérité, lequel vient de vous, m'a persuadé que mon intention en procédoit aussi, puisqu'on ne peut vous rien offrir de plus digne de vous, que votre Ouvrage, entrepris dans la seule vue de vous glorifier & de vous exalter.*

*Loïn de moi la pensée hardie & téméraire, d'avancer dès l'entrée de cet*















































1703.

être plus à portée de conduire par des voies secrètes les affaires commencées en Hongrie, & pour contenir la bouillante ardeur du peuple par l'espérance d'un secours prochain.

Environ quinze jours après le départ du Comte Bersény, je partis avec la susdite Palatine, pour visiter en la Terre de Drosdovicze le Palatin de Podolie Konsky, Général de l'Artillerie, notre intime Ami. J'appris par des Lettres apportées à la Palatine, que plusieurs Gentilshommes Hongrois étoient arrivés à Léopold; & de peur que le sujet de leur arrivée ne fût divulgué, je jugeai à propos de les appeler à Drosdovicze. Ils rapportèrent, qu'à l'arrivée de nos Emissaires, & à la vue des Etendarts, tout le peuple, animé de l'espérance de ma protection, n'avoit pu se contenir de prendre les armes, & de concourir unanimement à délivrer leur Patrie & leurs familles d'un joug étranger. Majos, nouvellement venu avec Michel Pap, étoit à leur tête. C'étoit un Gentilhomme courageux, mais pauvre. Il rapportoit, que plusieurs milliers d'entre le peuple, aiant pris les armes, at-

ten-









[ 1703.

véritablement prudent ; mais aiant mûrement examiné les raisons qu'il y avoit de part & d'autre , il reconnut lui-même qu'il n'étoit pas, dans une conjoncture si délicate, capable de me donner conseil. La vaine gloire , le zèle pour la Liberté de la Patrie , la générosité , & l'attention à n'avoir rien à me reprocher , me le suggérèrent. Me confiant ainsi dans la justice de ma cause , & dans le secours de Dieu ; après avoir pris congé de mes Amis en répandant beaucoup de larmes de tendresse, je partis sur le soir d'un jour fort pluvieux , accompagné seulement d'un petit nombre de Soldats de la Garde du Palatin.

J'avois déjà fait la moitié du chemin, lorsqu'étant encore à Drohobitz, éloigné d'une journée des frontières de Hongrie, il arriva des Couriers, qui raportoient que cette populace armée, sans Chefs & sans Gardes, enlevée dans le vin & le sommeil, avoit été dissipée par Karoly à Dolha dans la Comté de Maramaroch ; qu'elle avoit perdu ses Etendarts ; & que les fuyards errans çà & là s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où ils attendoient mes ordres.

Tel,









me ranger cette populace, séparée par bandes; j'ordonnois les Gardes, & faisant la ronde de nuit, j'écoutois en cachette leurs entretiens particuliers & familiers, pour reconnoitre plus sûrement les dispositions de ce Peuple envers moi, & envers leurs Chefs. Les vivres étoient distribués en ma présence; j'étois attentif à ce qu'on ne portât ni vin, ni eau de vie, parmi cette populace mal disciplinée. Je fis publier des Ordonnances, & j'établis un Juge pour maintenir la Discipline; afin que donnant dès le commencement des exemples de justice & de sévérité contre les prévaricateurs, on tînt en bride cette Milice par la crainte des châtimens.

Aiant passé deux jours dans ces différentes occupations, après que le bruit de mon arrivée se fut répandu dans le Duché de Munkacz, à peine pourroit-on s'imaginer l'empressement & la joie qui attiroit le peuple de toutes parts. Ils accouroient par bandes, apportant du pain, de la viande, & autres choses nécessaires à la vie. Ce peuple étoit accompagné de leurs Femmes & Enfants, & me voyant de loin se met-











































1703.

amené, & que la renommée avoit fort grossi, il ne fournît occasion à l'ennemi de rassembler les Garnisons, & le Régiment de Montecucully, qui étoit à Munkacz, pour me resserrer entre le confluent des rivières, où j'étois alors. C'est pourquoi dès le soir, je me retirai dans la Ville voisine de Vary, dans le dessein de me couvrir de la rivière de Borchova qui partage cette Ville, en gardant son pont. Déjà mes cavaliers fatigués, & mon Infanterie lassée des chemins boueux, avoient commencé à prendre du repos, lorsque des fuyards de la petite Ville voisine de Beregas, rapportèrent que le Régiment de Montecucully y étoit arrivé. Sur ces avis, aiant rassemblé mes Troupes, je fis rompre le pont, & après avoir posté les gardes, j'étois indéterminé quel parti prendre; car bien que la rivière de Borchova semblât nous couvrir contre le Régiment de Montecucully, l'ennemi avec qui nous avions combattu étant derrière nous, pouvoit passer le Tibisque. Le Comte Bersény étoit d'avis de regagner les montagnes, & sans doute le conseil étoit bon; mais l'ardeur des cavaliers



1703. rois un grand péril pour ma personne ; mais qu'étant venu à bout de cette entreprise, il en résulteroit un grand avantage pour le bien public. C'est pourquoi, sans hésiter, j'avois donné ma parole aux cavaliers en qui j'avois le plus mis ma confiance, qu'en cas que l'Infanterie & les Polonois vinsent à reculer, je tenterois avec eux le passage de la rivière. Parmi ces conseils pleins de doutes & d'incertitudes, étant menacé de deux attaques, la nuit s'avancoit, & les Gardes avancées rapportèrent que les Ennemis d'au-delà du Tibisque, le Comte Chaquy avec les Allemands & ceux de sa Comté, faisoient un pont, puis qu'on entendoit charpenter. Mais ceux que nous envoyames à Beregas pour reconnoître, rapportèrent que ce n'avoit été qu'une Compagnie de Cavalerie, venue pour s'informer de ce qui se passoit près du Tibisque ; mais qui, ayant appris notre arrivée, s'étoit aussi retirée. Délivré de ce côté de la crainte de ce que nous avions prévu, & ayant passé le reste de la nuit dans le repos, nous nous aperçumes à la pointe du jour, que ceux des Comtés, après avoir  
rom.

























1703.

de prendre le Château de Karol, dans lequel la femme de ce Comte (qui étant allé à Vienne porter les Drapeaux pris à Dolha, n'étoit pas encore de retour) demeuroid avec une Garnison de 40 Allemands. Ce dessein surpassoit cependant mes forces: ce Château avoit quatre bastions murés, & un bon fossé d'eau revêtu; il étoit suffisamment pourvu d'artillerie & de poudre. Mais aiant préalablement fait faire de secrettes promesses à la femme de Karoly par le Comte Bersény, faisant semblant de vouloir l'assiéger, & menaçant de mettre le feu au Château, dans l'espace de quelques jours on persuada aux Allemands de le rendre, à condition que ceux qui voudroient se retirer à la Garnison de Szakmar, y seroient conduits en sûreté.

Tandis que ceci se passoit auprès de la rivière de Crasna, je reçus l'agréable nouvelle que le fameux Voleur des montagnes de Mesech, appelé Pirtyé, Valaque d'origine, pour montrer sa fidélité, étoit descendu à la Ville de Nagybanya, plus riche par la renommée des Mines d'or & d'argent, que par













































1703.

rempli de fausses impressions que la Religion Catholique seroit opprimée par cette guerre; que cela étant fait, le susdit Comte fit sortir de la Ville les habitans, afin que la Forteresse pût être plus pressée, & contraindre de se rendre.

A peine le Comte arriva à Agra par exécution des ordres, qu'il reçut des Couriers d'Oskay, qui annonçoient que lui & ses Troupes avoient été surprises & défaits par Schlik & Fergatz, & que l'ennemi aiant pris Léva, s'avançoit pour se rendre maître des villes des montagnes, & des Mines d'or. Sur cet avis, le Comte Bersény rassemblant les Troupes de toutes parts, & aiant envoyé des ordres à Karoli qui étoit à Keskemet, de se joindre à lui, poursuivit sa marche, après m'avoir envoyé un détail de ce qui étoit arrivé.

Ceci se passoit en Octobre & Novembre. En ce même tems, le Cardinal Radziewsky, Primat du Royaume de Pologne, m'avoit envoyé secrètement une personne affidée pour m'informer qu'en vertu de son autorité Princiàle il avoit publié l'inter-règne







1703.

gulière, & digne de remarque. Il étoit Domestique du Comte Michel Chaqui, Brodeur de son métier, renfermé avec son maître dans le Château de Szepes, ou Sepose, défendu par une Garnison Allemande. Il n'étoit soldat ni de génie, ni de profession, ni de phyfionomie; mais aiant appris que tout le Royaume couroit aux armes pour la défense de ses Libertés, animé par un tel exemple, il se mit à penser en lui-même, comment il pourroit obliger, au péril même de sa vie, le Commandant de la Place à se rendre au Corps du peuple qui avoit investi le Château. Il n'osoit confier son dessein à ses compagnons, il n'avoit pas le moyen de gagner les Allemands par des récompenses: il prit donc la résolution de tuer le Commandant, ou de le blesser, afin que n'ayant pas de Chirurgien pour se faire panser, il fût obligé de se rendre. Déterminé à cette entreprise, comme le Château est sur un roc escarpé, il choisit un endroit, & se pourvut de cordes pour pouvoit se laisser couler, & échaper après l'exécution de son dessein. Le jour pris

pour











a trouvé tant de fois dans les Rois des  
 Pasteurs, qui vouloient revêtir les é-  
 trangers de la laine de ses brebis, &  
 les engraisser de leur graisse, les Rois  
 étant toujours devenus les premiers  
 infracteurs des Loix, ont provoqué les  
 Hongrois à leur legitime défense. Je ne  
 prétens pas autoriser tous les soulève-  
 mens des Seigneurs particuliers en-  
 trepris sous les anciens Rois: mais il  
 est aisé à ceux qui lisent les Histoires  
 sans préoccupation, de discerner les  
 tumultes causés par la rebellion, d'a-  
 vec les justes & legitimes défenses de  
 la Liberté commune, dans lesquelles  
 les Comtés en corps ont pris les ar-  
 mes, au lieu que dans les autres, ce  
 n'étoit que les Vassaux des Grands qui  
 ont excité des tumultes. C'est pour-  
 quoi la congorde des Comtés a ma-  
 nifesté les maux communs, c'est-à-  
 dire, la violation des Loix & des Li-  
 bertés, & les mouvemens d'une am-  
 bition particulière n'ont eu autre sui-  
 te que les troubles entretenus par les  
 Vassaux des particuliers. Les premiers  
 doivent donc être appellés des guer-  
 res de la Nation, entreprises pour la  
 défense de ses droits, & les troubles  
 des

















que pour cet effet il enverroit une Compagnie de Cuirassiers. Boskay, sûr du témoignage de sa conscience, ne vouloit point d'abord ajouter foi à cet avis ; mais ne pouvant pas non plus rejeter entièrement les avertissements des personnes de ses amis dignes de foi, le soir d'avant le jour qu'on lui avoit dit que les Cuirassiers viendroient pour le prendre, il sortit de sa maison sous prétexte de la Chasse, mais en effet pour observer d'une montagne voisine ce qui se passeroit. A la pointe du jour, il vit une Compagnie d'Allemands entourer son Château ; il sut que sa personne avoit été exactement cherchée dans les endroits les plus secrets de sa maison. Ainsi piqué de la manière indigne dont Basta en agissoit à son égard, après avoir tenu conseil avec ses amis, il excita les Villes Haidoniques à se soulever, il chassa les Allemands de Transilvanie, il entreprit la cause de la Liberté Hongroise, qui dès les tems du règne de Ferdinand avoit commencé d'être ébranlée ; & aiant fait une Confédération des Comtés de la Haute Hongrie à Sereps, il fit une guerre heureuse







que les forces des Hongrois étoient si affoiblies, & leur courage si abbatu, qu'il ne trouveroit aucun obstacle à ses volontés, aiant restreint au couronnement du Roi Joseph la Bulle d'or du Roi André le Hiérosolymitain. Il croyoit avoir en main les verges pour frapper librement; en sorte que la licence des Autrichiens se déchainoit impunément sur tous les états du Royaume. Ce seroit ici le lieu de rapporter les propositions qui furent faites à Vienne dans l'Assemblée de tous les Comtés, après la conclusion de la paix avec les Turcs, & ce qui avoit été fait avec moi, & avec les compagnons de ma Captivité. Mais en aiant fait mention ailleurs, il suffira d'avoir rapporté ceci en manière de préambule, pour montrer plus clairement que le jour, l'état du Royaume, & la disposition intérieure de ses habitans.

Tout le monde fait que la Nation Hongroise est divisée par les Loix en quatre Etats. Car le Peuple, du tems du Roi Uladiflas, abusant de la Bulle de la Croisade, & se révoltant contre la Noblesse, aiant été









eût été amené à mon Camp avec quelques Religieux. L'Empereur Léopold avoit accoutumé de conférer les Evêchés à des Sujets recommandés par les Jésuites. Ceux-ci mettoient des Ecclésiastiques de la plus mince Noblesse, ou d'une naissance tout à fait populaire, qui primoient plus par la prérogative de leur dignité sacrée, que par la pureté de leurs mœurs, par leur doctrine & par leur charité. Comme le Peuple, & la plus grande partie de la Noblesse, suivoient les Confessions hétérodoxes, les Pasteurs manquant d'auditeurs, sous ce prétexte ne vaquoient point à la prédication, ni ne catéchisoient point la Jeunesse: ils exigeoient cependant, à la rigueur, de leurs Paroissiens les dixmes & autres redevances; ils amassoient de l'argent pour leurs parens roturiers; les Eglises à demi ruinées restoient dépouillées de leurs ornemens, & à peine y gardoit-on quelque propreté. L'état du Clergé se trouvant tel, je jugeai qu'il étoit d'une grande importance de persuader à l'Evêque d'Agria, dont le Diocèse s'étend sur treize Comtés, de  
ne

1704.

ne pas abandonner ses ouailles. Ce Prélat étoit d'une bonne Noblesse de la famille Tékékézy, bon Vicillard, doué de toutes les vertus Episcopales, particulièrement de cette sainte simplicité, & de la charité; & parce qu'il avoit retenu l'idée conçue dans sa jeunesse, de la Liberté de la Nation, il n'étoit point attaché aux sentimens des Jésuites, & il n'aimoit point le Gouvernement Autrichien. Aussi ayant contracté d'une part & d'autre une connoissance & une amitié particulière, je le regardois comme mon père, & lui réciproquement me considéroit comme son fils. Son exemple retenoit le petit nombre entre le Clergé, qui ne suivoit pas le sentiment des Jésuites. Toutes les Troupes (à peine la dixième partie exceptée) étoient composées de Calvinistes, & toutes les irrévérences qu'elles commettoient envers nos Prêtres sentoient la destruction & la persécution de l'Eglise, même aux yeux des Grands qui suivoient mon parti. Mais ayant pris les armes pour le rétablissement de la Liberté, il falloit exécuter à la rigueur ce qui étoit









1704. pouvois corriger ce qui étoit involontaire, ni le punir avec justice; ce qui faisoit que souvent on m'accusoit tacitement en cela de faiblesse. L'opinion commune taxoit Bersény d'avarice & d'avidité pour amasser des trésors; mais il en étoit incapable. On le croyoit épargnant, parce que ne se souciant pas de se concilier l'affection des autres, il croyoit qu'avec moi il se suffisoit à lui-même. C'est pourquoi il n'avoit, hors moi, aucun ami dans toute la Hongrie. Je ne laissai pourtant pas souvent de lui déplaire, parce que je ne pouvois satisfaire ses desirs en gardant les règles de l'équité. Du reste, étant doué, comme je l'ai dit, d'un génie fort vaste, il pénétrait facilement les affaires; mais il savoit rarement démêler les talens des hommes, & leur capacité. Aiant entrepris la cause de la Liberté, je lui accordai volontiers tout ce que j'avois vu pratiquer en Pologne par les Grands par rapport au Roi, & ce que je crus pouvoir se faire en vertu de nos Loix. Ceci fut cause de beaucoup de médisance: car on croyoit que le Comte affectoit avec moi l'égalité



1704.

res , mais justes châtimens , pour n'avoir pas exécuté mes ordres : ils l'auroient sans doute souvent reçu , si leur ignorance en ce qu'il falloit faire , ou d'autres défauts , ne les eussent excusés ; puisque manquant d'habiles Sujets , en en mettant d'autres en leur place , je n'aurois pu suppléer à leur défaut. Du reste , pour ce qui concerne l'état des Grands , depuis que le Peuple eut été appauvri par les exactions des Autrichiens , leurs rentes étant fort diminuées , & leurs biens héréditaires désolés , ils ne pouvoient plus tenir de grosses maisons & de nombreuses suites de Noblesse , dont les parens leur étoient attachés : voilà pourquoi ils étoient fort déçus de crédit & d'estime dans l'esprit de la Noblesse , & par conséquent ils étoient peu en état de nuire.

Le troisième Etat , c'est à dire celui de la Noblesse , & toute la Milice , me rendoient tout respect , obéissance , & affection , & ne se plaignoit que de ce que je ne réprimois pas avec sévérité la licence des Grands & des Généraux , aux premières plaintes qu'on en portoit souvent inconsidérément ,









militaire ; le sentiment , que le sang leur a donné , refroidi ; & la recherche de la Vertu guerriere , à laquelle l'inclination naturelle porte les Hongrois , négligé. Mais leur mauvaise éducation leur représente souvent des fantômes illusoires d'honneur & de vertu , par où ils sont malheureusement sujets à prendre le change. La funeste Tragédie d'Epéris avoit enlevé les principaux Gentilshommes , qui se distinguoient par leurs richesses & par leurs qualités personnelles. Ceux qui , à l'occasion de la guerre contre les Turcs , avoient été élevés dans les Places frontieres , étoient morts , ou avoient vieilli ; enforte que dans cette dernière guerre entreprise pour la Liberté , la seule fermeté & la bravoure des Hongrois , destituée de toute expérience , que dis-je ? de l'idée même de la guerre , leur seule bonne volonté & docilité , leur générosité incapable d'être ébranlée par les maux , avoit soutenu la guerre , & malgré tant de malheureux succès , disputoit le terrain à une Nation & à des Troupes habiles dans l'Art militaire , exercée , aguerrie , équipée

1704.









énorme. Je demandai donc le consentement de toutes les Comtés, & des Villes Royales; & l'aïant obtenu, je fis faire de la monnoie de cuivre marquée avec des emblèmes de la Liberté publique, & non à mon coin. Ainsi, lorsque dans la suite le Lecteur observera que je ne louerai personne en particulier, & que j'en blâmerai plusieurs, il l'attribuera à ce que j'ai rapporté, c'est à dire, qu'il a manqué de Maitres & non de Disciples, au nombre desquels je dois me ranger. J'étois alors âgé de 26 ans, sans expérience militaire, & assez superficiellement instruit des affaires politiques & historiques. Je savois remarquer les fautes & les défauts; peut-être n'ai-je pas su les corriger. J'avouerai donc, que j'étois un aveugle, qui conduisois des aveugles. Quiconque jugera sur ce fondement des affaires de Hongrie, attribuera l'heureux commencement de cette guerre à la trop grande précaution des ennemis dans leur conduite; il attribuera, dis-je, le progrès aux Garnisons & Forteresses mal pourvues, & encore plus mal défendues; enfin il imputera la





































































































1704.

connoissois personnellement les Officiers qui commandoient dans ces Villes ; ils s'ennuyoient , croyant être plus resserrés qu'ils n'étoient en effet. Forgatz connoissoit aussi leur foible, il avoit le talent de s'insinuer ; mais il falloit du tems & du repos pour y réussir. Ainsi , sans en avoir rien témoigné , je reçus assez agréablement la proposition de la Trêve , qui ne fut conclue que quelques mois après, lorsqu'elle ne put préjudicier aux prises des susdites Villes.

Je regardai comme un grand bonheur , d'avoir pu éviter l'embuche que la Cour de Vienne me tendit dans ce Congrès. Il paroît qu'elle y avoit travaillé depuis le Printems, lorsque je m'abouchai la première fois avec l'Archevêque dans ce même lieu. Voici le fait. Les Protestans, lésés dans les privilèges que les Loix , & que surtout la Pacification de Tirnau faite par mon bisaieul George I. leur avoit accordés, avoient depuis le commencement de la guerre, fait des tentatives pour s'emparer des Eglises qui leur avoient été enlevées par violence , contre cette Pacification : mais comme





Paix; mais que ces Articles étoient si contraires à la Religion Catholique, & tendoient si fort à son extirpation, que le Pape croyoit que le Roi avoit été surpris, lorsqu'il avoit accordé sa protection aux Hongrois: qu'ainsi, lui Marquis de Bonac avoit ordre de me déclarer de la part de son Maître, qu'il n'étoit nullement disposé de m'aider dans des desseins pernicieux à notre sainte Religion. Ces Articles furent forgés à Vienne, apparemment de ceux qu'Okoliczany avoit représenté de la part de l'Archevêque comme griefs qui ont causé la guerre; en sorte que si j'eusse alors déferé aux demandes des Députés, j'aurois confirmé le faux & calomnieux Exposé de la Cour de Vienne. Je conclus, que si les Députés ne se contentoient pas des assurances que je leur avois données, confirmées par mes sermens, je ferois publier des Manifestes contre eux, pour que le Pape & le Roi de France pussent être assurés de mes sentimens; que j'étois assuré que les treize Comtés entreroient dans mes raisons, ce qui pourroit causer une guerre entre nous-mêmes. Vay & Otlick

1704.

furent frappés de ce danger, & aiant ainsi découvert l'embueche que la Cour de Vienne me tendoit, furent, pour ainsi dire, caution de ma parole devant ceux de leur Religion. Les Députés des Comtés furent satisfaits, & plus attachés que jamais à ma personne. Aussi depuis ce tems, les affaires de la Religion demeurèrent paisibles, dans l'état qu'elles étoient actuellement.

Les Conférences étant finies à Gyön-gyôs, je marchai à petites journées avec mon Armée vers les Eaux de Vyknýé, que j'étois résolu de prendre pour le rétablissement de ma santé. Je fis quelque séjour à Saag, où je reçus le Comte Vétéraný, qui étoit venu pour demander la ratification de la Capitulation de Cassovie. Une Députation solennelle des Etats de Transilvanie me joignit aussi dans ce lieu: elle m'apportoit le Diplome de mon Election; elle étoit chargée de me prier de vouloir l'accepter, & de m'y rendre pour prendre les rênes du Gouvernement. Elle étoit composée des trois Nations, c'est à dire, des Hongrois, des Sicles, & des Saxons; & des

















1704. nom d'avec la Hongrie. Ce pays abonde en fourage, & Bersény prit son quartier à Scalis, Ville ceinte d'un mur non terrassé, & de Tours. Il faisoit de là des courses assez avant dans le pays ennemi, & il n'étoit pas trop éloigné de moi.

Comme la Vaag, & la Dudvaag s'approchent assez près au-dessous de Léopoldstat, j'occupai ce terrain avec mon Infanterie. Je fis bruler les trois ponts, qui sont faits pour la communication de la Forteresse avec la plaine. Je pris mon quartier dans la Ville de Galgos, qui est précisément vis à vis de la Forteresse. M'étant logé dans le Château du Comte Forgatz, Seigneur du lieu, élevé plus qu'à mi-côte, je voyois tout ce qui se passoit à mes pieds, à mon Camp, dans les approches, dans les batteries, & presque dans la Forteresse. Je languissois après le gros canon. En l'attendant, quelques pièces de douze & de seize battoient les défenses avec plus de succès qu'on n'auroit osé espérer; car le mortier étoit très mauvais, imbibé de l'humidité du terrain, ce qui avoit causé l'affaissement des bastions & des

COUR-























































fac avoit servi en France de Lieutenant, si je ne me trompe. Bonafoux étoit François Réfugié. Chassan avoit aussi servi chez le Roi Auguste. L'un & l'autre étoient bons Officiers; mais si même ils eussent été les plus valeureux & les plus accomplis, ils n'eussent pas été moins embarrassés, puisque chacun d'eux manquoit de Capitaines & de Lieutenans dans leurs Régimens. Ceux qui venoient de Constantinople ou de Pologne avoient des recommandations hazardées des Marquis de Fériol & de Bonac, étoient des étourdis, qui empruntoient des noms pour profiter des brevets volés à leurs Maîtres, Officiers en France. Ils deshonoroiént leur Nation par leur conduite, & causoiént de l'éloignement pour elle aux Hongrois. Dès qu'ils voyoient qu'ils ne pouvoient pas vivre à leur fantaisie, ils demandoient leur congé pour retourner en Pologne, ou ils s'attachoient à différens partis, pour faire ce qu'ils vouloient. Quant aux Allemands déserteurs, il y avoit bien des mesures à prendre. Hors le Colonel Rot bon Officier d'Infanterie, marié

















les en bon vin de la Comté de Borchaud. Les pieds des côteaux sont arrosés de la rivière Chajo, qui sort des montagnes de la Comté de Gueumeur pour se jeter dans le Tibisque à Tarian. Plusieurs petites rivières qui sortent de la Matra, coupent la grande plaine qui est entre Hatvan & Bude; la Zagiva en est une, & Tarna l'autre: la première coule près d'Hatvan, & se jette dans le Tibisque auprès de Szolnok, assez petit Fort de terre, où je tenois Garnison pour protéger les habitations des Jasses, qui me founissoient 5 à 6000 hommes d'assez bonnes Troupes.

J'allai camper à Vatz, Ville Episcopale au-dessus de Bude; parce que je méritois encore la construction d'un pont de communication à la faveur de l'Isle de St. André, habitée par des Rasciens. De là je marchai avec l'Infanterie par les étroitures du Dauube, pendant que ma Cavalerie passoit par des collines couvertes de bois clair, & fertiles en pâturage. Le bagage faisoit une troisième colonne, pour déboucher à Tompa. Kleklesperg, après la destruction de mon pont, aiant ap-





































1705. nous ne pouvions vaincre les Allemands qu'en les envelopant; & qu'enfin nous savions où nous étions, mais que je ne savois pas quel pays nous rencontrerions en avançant; qu'ils n'avoient qu'à reconnoître le terrain par où ils vouloient avancer, qu'ils changeroient bientôt d'avis. Je les crus partis satisfaits de ma réponse; mais ils ne furent pas longtems à revenir. Ils ne pensèrent plus d'avancer, parce qu'ils trouvèrent ce que je leur avois dit; mais ils proposèrent de marcher à gauche, en remontant la pente sur laquelle nous étions en bataille. Ils appuyoient leur raisonnement par l'ennui & le murmure du soldat, de ce que l'on le laissoit languir sans le conduire à la poursuite de l'ennemi qui fuyoit; qu'on négligeoit ainsi les occasions, pour observer de certaines règles Françoises, auxquelles la Nation n'étoit pas faite; que son génie le portoit à l'action, que les longues attentes étoient contraires à son ardeur, en sorte qu'il étoit absolument nécessaire de faire quelque mouvement. Je ne compte que la moindre partie des mauvais raisonnemens qu'on m'apporta.

Je















quelle elle partit & s'arrêta. Tous ces mouvemens firent élever un tourbillon de poussière, qu'un vent impétueux portoit sur l'Aile de la Cavalerie, qui étoit derrière. Mon bonnet tomba dans ce moment, & j'étois arrêté en attendant qu'on le ramassât; & m'ayant été rendu, un de mes Pages me fit remarquer que la queue de ce peloton commençoit à se plier. Je me débarrassai pour la devancer, & je trouvai avec un grand étonnement, ma Cavalerie filer à droite en très mauvais ordre. Je la fis remettre; mais elle étoit si clair-semée que les fuyards passèrent outre, & tout commença à les suivre. Je me suis toujours imaginé que la poussière qui nous déroboit le Soleil, fut cause d'une débandade générale. Je m'imaginai, dis-je, que ma droite où étoit Bersény, voyant la poussière s'étendre vers lui, crut que c'étoit l'ennemi, qui après avoir rompu la gauche, se replioit sur lui, & s'en alla aussi. En vérité je ne puis pas dire d'avoir vu plus d'ennemi que le gros sur la montagne, & le Bataillon près du moulin. Mon Infanterie se retira ai-









ceux du Comte Bersény, la traversoient. Or ces batailles malheureuses la faisant de plus en plus souhaiter, cette opinion s'insinuoit dans l'esprit de la Noblesse. Je voulois donc que l'Archevêque, & les autres Députés de l'Empereur, fussent à portée, pour qu'ils pussent rendre compte à l'Assemblée de leur commission. La seconde raison fut, le serment que je fis à Gyöngyös l'année précédente aux Députés des Protestans, à sçavoir, que je convoquerois les Etats, & que j'exécuterois ce qui y seroit délibéré au sujet de leurs prétentions. L'Archevêque de Collosa étoit avec moi à Nitria. Le Général Bersény étoit revenu aussi des frontières de Moravie. Nous partimes tous pour Seczin. Jamais je n'ai tant remarqué que la droiture étoit la plus grande de toutes les finesses, que je le fis devant cette Assemblée. Pendant le chemin, Bersény étoit dans ma chaise; il avoit grande envie de connoître les vues que j'avois, quant à cette Assemblée, & quelle forme je voulois lui donner. Je lui répondis, que je n'en avois aucune, que celle de m'y rendre com-





1705.

Cette déclaration finie, je me retirai dans ma Tente. J'avois fait venir de Transilvanie le Général Forgatz, pour qu'il n'eût rien à redire. Tous les Généraux & Magnates y étoient; & comme ils savoient que l'affaire de la restitution des Temples seroit une des premières propositions des Protestans, ils avoient formé le dessein de la rejctter. Le Clergé insistoit auprès de ces Seigneurs, tous Catholiques zélés, à faire pour cette fin des démarches éclatantes. De l'autre côté Sirmay & Okoliczany, Députés de l'Empereur, animoient les Luthériens, qui souhaitoient & visoit au retour de Tököly, de séparer du Corps des Magnates le Corps de la Noblesse, & les Députés des Comtes, en deux Chambres différentes, comme cela se faisoit dans les Diètes réglées du Royaume. Cette faction avoit dessein d'établir un Orateur, Chef ou Maréchal de la Noblesse & des Députés, Dignité, qui s'appelle dans le pays *Personalis*, ou représentant la Personne Royale. Ce choix devoit tomber sur Radvansky, que j'ai rapporté avoir envoyé en Transilvanie avec Pékry.

Tous

















1705.

J'étois bien sensible à l'amour & à la confiance que la Nation me donnoit dans cette occasion, par le pouvoir sans bornes qu'elle m'accordoit dans toutes les affaires politiques, militaires, & des finances. Le concours du Sénat dans les politiques ne fut qu'à ma requiſition, aiant représenté que j'étois mortel, & qu'un pouvoir trop étendu pourroit par la ſuite devenir préjudiciable aux Etats. Rien ne me fut plus pénible, que d'accommoder les prétentions des Proteſtans. Ils prétendoient l'exécution des Loix établies en leur faveur, & la reſtitution de 90 Temples ſpécifiés dans le Traité de Paix de Tirnau, conclu entre l'Empereur Ferdinand & George I. mon biſaieul, confirmé par le Royaume, & inféré même dans le Corps de ſes Loix. Les Fondations & Bénéfices annexés à pluſieurs de ces Temples étoient des objets deſirés de tous les partis. Depuis la ſuſdite Pacification, pluſieurs Bourgs & Villages étoient rentrés dans le giron de notre Eglise; il eût été inutile & abſurde de rendre ces Temples aux Proteſtans: & dans d'autres lieux il y avoit des Cu-  
rés.





























Eoly m'informa de la marche de l'ennemy vers Gibou, je lui ordonnai de m'envoyer la Brigade de Jennei par Karika, & de rester avec son Corps, à portée du Camp de l'ennemi, pour qu'il pût l'attaquer & le bruler lorsqu'il marcheroit à moi; parce qu'en effet il ne falloit que cela pour l'achever. La veille de St. Martin son Armée vint camper à notre vue, dans le vallon où il marchoit; il appuya sa gauche à la rivière de Samofch, le reste nous étoit caché par une hauteur. Il étoit campé à la distance d'une heure de mes retranchemens, ce qui favorisoit l'attaque de Karoly. Le soir, faisant mes dispositions, & la répartition des Troupes avec mes Généraux, je connoissois assez l'humeur pointilleuse & vetilleuse de Forgatz, pour croire qu'il prétendroit le commandement de la droite, puisque le Marquis Desalleurs n'étoit que Lieutenant-Général. Pour les prévenir, je leur dis de convenir entre eux. Sur quoi Forgatz, piqué, le céda par une espèce de civilité au Marquis Desalleurs, sous prétexte que l'Aile droite étant composée de Grenadiers.

































1705.

abondante en pâturages, & suffisante pour nourrir des milliers de bestiaux. Cette étendue de trois grandes lieues de circuit paroît en dehors être une forêt de roseaux; mais en dedans elle contient un très beau Lac, fort clair, & sans fond selon la croyance, peut-être fausse, des habitans. Il y en a eu qui ont sondé avec plus de 100 brasses, sans l'avoir pu trouver. Ce Lac est extrêmement poissonneux; le poisson de toute espèce y est fort dur, & d'une grandeur monstrueuse. Une branche de la célèbre Maison de Bathory se nommoit d'*Ecsed*: cette Forteresse nous est dévolue par l'extinction de cette Famille, dans la personne de mon Aieul paternel. Elle portoit dans ses Armes trois dents de Dragon, entourées de cet animal passé en vir. La tradition de tout tems est, que les Scythes étant venus s'établir dans le pays, un de la race d'Opus tua un Dragon dans le lieu où il fit bâtir ce Château, c'est-à-dire, la Maison, parce que la fortification y fut ajoutée quelques siècles après; & il eut le surnom de *Battor*, c'est-à-dire *Valeureux*. Je me souviens d'avoir vu parmi les

cu-

curiosités conservées dans notre Trésor, un marteau d'armes, dont il s'étoit servi pour tuer ce monstre; mais la petitesse de cette arme rendoit la tradition fort douteuse. Comme les fondations des fortifications étoient toutes entières, j'avois dessein d'élever ces ouvrages, & faire couper des canaux dans la tourbe, par le moyen desquels on auroit pu entretenir la communication avec tout le pays d'alentour. Ce marais ne gèle point en Hiver; l'eau se condense dans les gelées extraordinaires, mais elle ne s'endurcit pas en glace. Je n'étois éloigné que de deux petites journées de la Transilvanie, où les Troupes de Karoly travaillèrent toujours bien cet Hiver. Les Allemands ne jouissoient guères du repos, après leur fatigue.

L'Empereur n'avoit aucune Armée dans la Basse Hongrie. Un Corps de mes Troupes commandé par le Brigadier Bézérédy, faisoit des entreprises continuelles contre la Stirie & contre l'Autriche, avec beaucoup de conduite & de bonheur. Comme le Général Botian étoit fort aimé du peuple, & du soldat, je lui avois fait passer le

Da







la Nation. Le point le plus essentiel que l'on traita dans cette Assemblée, fut l'affaire de la monnoie de cuivre. J'ai déjà rapporté, que la première année de la guerre j'avois fait connoître à toutes les Comtés, par des Lettres circulaires, la nécessité de l'introduire: je demandai leur consentement pour en faire battre la valeur de deux millions de florins. Depuis, voyant que la somme ne suffisoit pas, j'avois demandé de l'augmenter d'autant. Les faux Monnoyeurs s'y étant mêlés, ces espèces devinrent extrêmement communes; d'où il arriva que les Marchands commencèrent à hauffer le prix de leurs marchandises, & l'acheteur ne faisoit aucune difficulté de les surpayer. La Noblesse appauvrie vouloit l'employer à s'acquitter de ses dettes, ou à dégager son héritage hypothéqué par nécessité; mais ne pouvant pas s'en servir à cette fin, elle commençoit à la mépriser: ce qui causa qu'un chacun content de ce qu'il avoit en cuivre, & pensant à l'avenir, songea d'acquérir des espèces d'or & d'argent; d'où s'introduisit le change du cuivre contre l'argent, dont on haussait le prix sui-



ceux qui ont des enfans ou des parens à la guerre, aidés par leur solde ou butin, pourroient payer plutôt que les autres; mais qu'on rebuterait bientôt la Milice, si on commençoit à maltraiter & à vexer leurs familles. J'ajoutai enfin, que si l'abondance causoit le mépris de la monnoie de cuivre, il étoit certain que cette abondance ne se trouvoit pas parmi le peuple, mais parmi la Noblesse, parmi les Officiers de guerre, & encore plus parmi les Seigneurs; & comme la contribution ne pourroit pas s'étendre sur ceux-ci, il étoit difficile de s'imaginer qu'elle pût introduire la circulation: que tandis que cette monnoie ne pourroit leur être de la même utilité que l'or & l'argent, il ne seroit pas l'objet de leur estime ni de leurs desirs; car en effet, à quel usage pourroit-on desirer d'acquérir ou de conserver des espèces, avec lesquelles on ne pourroit ni payer ses dettes, ni dégager son héritage, ni acheter des terres, ni les placer en rente? Que je ne desavouois pas les inconvéniens que pourroit attirer notre démarche, si nous déclarions cette monnoie bon-











1706.

par la concurrence des Anglois & des Hollandois , qui auroient pu , s'ils l'eussent voulu sérieusement , contraindre l'Empereur à nous l'accorder. Je voulois donc convaincre les Médiateurs de la justice de notre Cause. C'est ce qui me détermina à venir à une Négociation formelle. Je donnai part de ma résolution au Marquis Desalleurs ; je le priai d'écrire à sa Cour , que si le Roi vouloit que les Etats continuassent la guerre , il faudroit nécessairement venir à un Traité avec les susdits Etats & avec moi , comme Prince de Transilvanie ; que je souhaiterois pour les intérêts de son Maître , qu'il lui envoyât au-plutôt plein-pouvoir & instruction sur le plan que je lui avois remis. Je partis d'Agria au commencement du Printems , pour recevoir à Nitria Mylord Stepney , Ministre d'Angleterre. Nous y convinmes des Articles de la Trêve. Comme le Comte Bersény , qui la traitoit avec les autres Députés , donnoit aisément dans ce qu'on appelle vetille ; lorsque le Médiateur me les rapportoit , je les applanissois , de manière que j'acquis entièrement  
son











représenté & prédit tout ce qui lui est arrivé, je jugeai ne pouvoir pas la retenir par violence. L'Empereur lui avoit accordé des passeports dans les formes; je la fis escorter par le Général Forgatz jusques sur les frontières de Moravie. La Cour de Vienne ne fut pas contente de mes réponses; bientôt après, l'Empereur m'envoya ma Soeur la Comtesse d'Apremont, que ce Prince estimoit: il savoit que je l'aimois beaucoup. Comme l'Empereur Joseph m'avoit marqué des sentimens fort favorables avant & pendant ma prison, (même ma Soeur m'assura qu'il n'en avoit point changé, sur-tout depuis qu'il avoit découvert qu'on avoit tenu à mon égard un procédé bien injuste;) elle me disoit ce que le Comte Wratislaw m'avoit représenté, & de plus elle m'assuroit qu'elle me portoit comme une Carte-blanche pour la remplir de tout ce que je souhaiterois, hors la Transilvanie. J'avois convoqué tout le Sénat à Neiheisel. Nos Commissaires étoient à Tirnau: ceux de l'Empereur, dont le frère du Duc de Lo-



















































1706.

Transilvanie. J'étois à Leurinfi près d'Hatvan, lorsqu'on m'apporta la nouvelle de son passage : mais pour dire tout naïvement, j'étois trop rebuté, & je ne fis que des Détachemens pour les couper, lesquels à leur ordinaire ne firent rien. J'étois, dis-je, rebuté, parce que mes desseins alloient en fumée, tant les malheureux préjugés sur les mauvais principes de la guerre avoient de force sur les esprits.

Forgatz, loin d'exécuter les ordres que je lui avois donné en le détachant de Gran; en arrivant à Pefingue, reçut les Députés de la Ville de Presbourg, qui traitèrent avec lui pour la liberté de faire leur vendange. Il rançonna aussi la Ville où il étoit, celles de Moderne, & de St. George. Il marcha ensuite en Autriche, pour prendre une petite Ville murée, dans laquelle il défit le Régiment de Bareith Dragons. Il m'envoya quelques étendarts; mais Gran étoit perdu, & il l'auroit sauvé, s'il eût au moins brulé les magazins d'où Staremburg tiroit sa subsistance. Je reçus les étendarts, & récompensai l'Officier qu'il m'avoit envoyé. Je lui mandai de me venir  
trouver



























1706,  
 pied à terre elle fut sur les frontières de Saxe, où elle croyoit être favorablement reçue par le Roi de Suède, qui s'excusa de la voir. Mais quelques Généraux Suédois se rendirent souvent chez elle, & lui conseillèrent de passer en Prusse, d'où elle vint en Pologne, où elle demeura jusqu'à la fin de la guerre. Je lui avois prédit ce traitement, qui ne fut certainement pas digne de la Cour de Vienne.

1707,  
 La Grande-Générale de Pologne étoit venue de sa Terre de Skola, frontière de mon Duché de Munkacz, pour m'y voir. Après son départ, j'entrepris mon voyage de Transilvanie au mois de Mars. Les Allemands étoient de nouveau renfermés dans leurs trois Places, dont j'ai déjà parlé. Je n'avois avec moi que les Troupes de ma Maison. Les Députés des États Confédérés de Hongrie, nommés à Seczin pour inviter les États de Transilvanie de se confédérer avec eux, ne pouvant pas exécuter leur Commission alors à cause de la malheureuse journée de Gibou, étoient avec moi. J'entrai par Karica. Les États de Transilva-

*Tome V. P. silva-*

1707. silvanie étoient convoqués à Vachar-  
 heil sur la Maroch, au milieu du  
 pays. Je poursuivis ma marche, &  
 j'arrivai dix jours avant le terme de  
 l'ouverture. Je fis quelque séjour à u-  
 ne lieue de cette Ville, pour conve-  
 nir préalablement des conditions de  
 la Capitulation, que les Princes doi-  
 vent jurer à l'occasion de leur Intro-  
 nisation. J'avois à faire à Pékry, en  
 qui personne n'avoit confiance; mais  
 comme il étoit double, & puissant en  
 paroles, il causoit bien des brouille-  
 ries. Le Comte Mikech, bon Ca-  
 tholique & accédité parmi les Sicles,  
 dont il étoit Capitaine, étoit d'un  
 génie facile & crédule: Pékry le tour-  
 noit où il vouloit. Les deux vieux  
 Barchai frères, vieilliss sous le gouver-  
 nement mou d'Apaffy, ne comptoient  
 que de vieilles histoires du tems pas-  
 sé, sansy comprendre le présent, aussi-  
 bien que Toroskay. C'étoient les  
 principaux que la Noblesse écoutoit,  
 & se remplissoit de leurs préjugés. Je  
 n'envisageois dans cette Principauté  
 aucun plaisir, mais bien des peines;  
 car mes Ancêtres aiant autrefois été  
 soupçonnés d'avoir voulu rendre la  
 Prin-

































nécessaire, & unique remède du désordre, commençoit à éteindre la ferveur, & introduisoit nécessairement la tiédeur. Aux premiers Officiers, brutes, ivrognes, & brutaux, mais accrédités dans leurs Troupes, il en succéda d'autres plus polis, plus capables d'introduire la discipline, de prendre l'autorité sur les Troupes, de tenir les comptes des Compagnies & des Régimens: mais-ceux-ci n'étoient pas moins ignorans que les autres dans la guerre, & ils étoient beaucoup moins aimés & estimés du soldat. Chacun commençoit à se mettre en équipages, en bagages, en chariots, &c. Quoique tout fût au dessous du médiocre, il augmentoit pourtant toujours. La Noblesse devenoit de jour en jour plus maîtresse de ses Sujets, & les dégoûtoit de la guerre, pour les appliquer à ses propres travaux. Insensiblement les Régimens devenoient plus foibles. Ceux qui avoient fait du butin, aimoient mieux en jouir, que d'aller s'assujettir à une Discipline prescrite par des réglemens qui portoient des peines: ils retournoient donc à chaque occasion favorable chez eux;  
il



riots pour les mener à l'Armée, ou dans les Places voisines, d'un Magasin à l'autre, comme par des relais. Mais tout cela avoit ses inconvéniens; car il falloit dans chaque Magasin des Commissaires, dont une partie étoient des fripons, les autres des ignorans, ou peu soigneux, car tous étoient neufs dans leur métier. Outre le blé qui se gâtoit, qui se dissipoit, ou qu'on détournoit, un bruit faux ou véritable de la marche de l'ennemi, faisoit qu'on abandonnoit les Magazins au pillage du premier-venu. Or leur remplacement coûtoit au peuple: car nonobstant que le Royaume soit fertile, il ne l'est pas également par-tout; en sorte que les vivres étoient tirés des pays éloignés. La paye des Généraux, qui avoient toujours une assez grande suite, n'étoit pas encore fixée, comme elle le fut par les Réglemens publiés après l'Assemblée d'Onod. Ainsi chacun d'eux, en servant sa Patrie, vivoit d'elle. Les Comtes fournissoient à leur requisiion ce qu'il falloit à l'entretien de leur table; par où il se commettoit une infinité de dissipations, qui étoient à charge

au

































1707.

qui composoient le Grand-Conseil, & d'affermir par-là son élection, s'il vouloit les recevoir en corps. Le Roi de Suède fit à Raday une réponse bien décisive, à savoir, que je n'avois qu'à tenir bon contre le Czar, parce qu'il viendroit en peu en Pologne, & le battoit. Le Roi Stanislas me fit savoir, qu'étant Roi de Pologne par la grace de Dieu, il n'avoit pas besoin de la grace du Grand-Conseil; que si les Sénateurs, qui prétendoient composer ce Corps, vouloient se rendre auprès de lui comme des particuliers, il les recevoit tous, mais pas autrement. Ces deux réponses me déterminèrent entièrement à ménager le Czar, à chercher d'éviter mon élection au Royaume de Pologne, en vue de moyenner une Paix entre ce Prince & le Roi de Suède, par l'intervention du Roi de France & de l'Electeur de Bavière, à condition que l'Electeur seroit élevé & maintenu sur le Trône de Hongrie, moi en Transilvanie, & le Roi Stanislas en Pologne. Voilà la Clé du Chiffre de toutes mes démarches, & de mon Traité avec le Czar, que personne ne savoit que le

Comte



















querelle pour les avoir, sous prétexte qu'ils les auroient cédés par la paix aux Allemands, & non à moi. Cependant malgré tout ce que je pus dire, les Sénateurs de Hongrie, & les Conseillers de Transilvanie me pressoient toujours à cette entreprise. Le Pacha de Temeswar encourageoit Karoly pour l'attaque d'Arad; les Déserteurs de cette Place lui en donnoient des idées avantageuses par le rapport qu'ils faisoient, que quelques bombes & quelques coups de canon tirés pourroient faire résoudre le Commandant à capituler. J'avois le Plan de cette Forteresse, il m'étoit aisé de prévoir le succès de cette entreprise; car ne pouvant pas empêcher la communication de cette Place avec le pays Turc dont elle n'est séparée que par la rivière de Maroch, & aiant toujours par ce moyen entretenu la communication avec Vienne, elle ne manquoit de rien. Je ne pouvois tout au plus que la faire bombarder: mais la Place étant spacieuse, quel succès en pouvois-je attendre? Cependant Karoly continuoit à me presser, parce que le Pacha de Temeswar lui promettoit qu'en



1707.

qu'en cas d'attaque, il romproit toute communication avec la Place, dont, à son dire, les magazins étoient vuides, parce que ne pouvant tirer du blé que du pays des Turcs, le Commandant comptoit sur le Marché, auquel les Sujets des Turcs étoient accoutumés de venir; que l'Ouvrage détaché dans une Ile de la Maroch étoit facile à surprendre, en y glissant des Troupes entre ses dehors & la Place, & qu'il fourniroit des Guides pour les conduire.

Toutes ces belles promesses, qui n'aboutirent à rien, ne m'eussent pas déterminé, sans les nouvelles sollicitations des Transilvains, qui comptoient beaucoup sur ce que Téléky ajoutoit des dispositions du Pacha de Belgrade. Je détachai un Corps suffisant de Troupes sur le pied étranger, tant Cavalerie qu'Infanterie, avec quelques mortiers & canons. Je chargeai de cette entreprise Karoly, aiant lieu de croire que ce Général, qui n'avoit encore jamais vu de Siège, écouteroit l'Ingénieur & les Officiers étrangers, ce que je lui recommandai fortement. La Ville Rascienne, & la  
Ville







































1708.

tian sur la Vaag avec les Troupes qu'il commandoit, & avec la Brigade d'Os-kay. Heureusement, je suivis l'avis de ceux qui connoissant le pays, me conseillèrent d'envoyer le bagage par un chemin de détour, afin qu'il ne passât pas la montagne que dans le tems qu'on auroit investi le Château. De plus, au sortir du Conseil, je détachai le Colonel La Mothe avec une Brigade d'Infanterie, pour retrancher le gué dont on m'avoit parlé, pour bruler le pont, & pour choisir un Camp. Mon Infanterie passa le pont le même soir; la Cavalerie, aiant un gué, ne devoit la suivre que le lendemain. La Mothe me manda, que les hauteurs qui commandoient le gué du côté de l'ennemi, empêchoient de le retrancher; qu'il n'osoit hazarder de faire passer l'Infanterie pour entreprendre de bruler le pont, puisqu'il avoit avis que Viar étoit en marche, & qu'il pourroit le couper; que quand au Camp, je pourrois en arrivant choisir un des deux qu'il avoit reconnu. Le jour que nous devions arriver devant la Forteresse, je pris les devans avec les Généraux. L'espérance d'empêcher







1708.

ne fut pas inutile; car le lendemain à la pointe du jour, aiant été averti qu'on entendoit tirer du côté du mont Rouge, je fis battre la Générale, & étant monté à cheval, je trouvai mon Camp si dérangé & si éparpillé, que j'eus bien de la peine à mettre mon Armée en bataille. J'avois mandé à Bersény de ranger l'Aile droite de la Cavalerie. Je fus visiter la gauche, parce qu'elle étoit plus malaisée à découvrir. Il y avoit un Village au pied de la hauteur où elle étoit postée; on pouvoit sans beaucoup de difficulté descendre la pente, par des brouffailles dont elle étoit couverte. Mais sur la crête de cette même hauteur, où j'avois formé ma Ligne, régnoit un fossé, dont un bout étoit relevé, & couvroit bien mon Infanterie: il y avoit derrière elle une petite prairie, & assez d'espace pour y mettre ma Cavalerie étrangère, pour la seconder. Le grand chemin assez large passoit par mon centre, où j'avois posté mes meilleurs Régimens de Cavalerie. Hors cet espace du grand chemin, tout étoit coupé de fossés & de ravines; en sorte que je crus ne pouvoir rien fai-

re

















